

Jacques Moulin, *portique*:
figures d'un artisan du verbe
par Jacqueline Michel

Des compositions de tracés gris et noirs, des arrangements divers de lignes droites et de courbes accentuées ou affinées, des zones plus ou moins ombrées, suggèrent les activités se déployant sur des quais portuaires, et en particulier celles des appareils de levage. Ainsi se présentent cinq tableaux stylisés du peintre Ann Loubert, qui préludent aux cinq parties dites « portiques », composant le recueil intitulé *portique*. Or, ce titre attire notre attention du fait que le poète nous avertit dès les premières pages : « On tient la métaphore »¹ *portique* : il suffirait de substituer au *r* (roulement dur des mécaniques) un *é* (prolongement d'un souffle en écho qui ouvre le son fermé du *o*) pour que ce titre devienne *poétique*. Et dans ce paysage de l'effervescente machinerie du port, l'acception valéryenne du terme *poétique* s'impose : le *faire*, l'attention portée sur *l'action qui fait* et non pas sur la chose faite². *portique/ poétique...* la métaphore s'annonce, pour une poétique du port. Aussi nous faut-il tenter d'analyser la démarche créative d'un artisan du verbe que fascinent, se dressant sur les quais, des portiques aux allures de « pachyderme » (p 17) ; une démarche fondée sur la métaphore, que l'on soupçonne d'être révélatrice d'une expérience poétique singulière.

« Je suis sur le portique » (p 19). Ce *Je* (unique dans le recueil) qui s'inscrit à la fin de « portique 1 », nous interpelle. *Je* de l'écriture, il se présente *sur* un travail bien défini, dans le cadre d'une activité portuaire qui « (m') lui enseigne les transports » (p 19) : « ça a commencé par une histoire de

¹ *portique*, L'atelier contemporain, 2014, p. 17.

Dans le cours du texte la référence suivra immédiatement la citation extraite de *portique* sous cette forme (p)

² paul Valéry, *Œuvres*, pléiade, 1957, p. 1343

marchandises » - « dans les docks du port le commerce des mots Le poème en commerce Le port comme poétique » (p 27), ainsi s'amorce un jeu métaphorique. *Je* « sur le portique » s'investit dans cette activité qui va se transformer au profond de lui-même, en une expérience poétique. Un processus de métaphorisation se met en marche, entre une machinerie portuaire effrénée et le travail d'écriture qui fait exister cinq longs poèmes, cinq « portique ». Dans ce premier « portique » se dessine une figure du *Je*: le portiqueur dont il est dit, avec une pointe d'humour, qu'« il fait l'ange » (p 17). Doit-on en déduire que le *Je* « fait l'ange » ? serait-ce à dire que l'artisan du verbe se voit en agent d'un dépassement du réel, en intermédiaire entre le visible et son par-delà, qu'il est engagé dans une recherche acharnée de plus de signifiante pour le texte poétique qu'il façonne ? Ce que viendrait confirmer ce tracé de mots au centre de « portique 2 »: « Le poète est pontier portiqueur passeur de mots » (p 27). La juxtaposition de ces attributs conférés à celui qui écrit, dynamise le jeu métaphorique sur lequel se base le processus d'écriture. Il nous faut donc accompagner en les interrogeant, les figures du *Je* meneur de ce jeu.

Le portiqueur, de sa cabine, envisage le quai qui s'allonge en bordure de mer comme un seuil provoqué sans cesse par les vagues marines. Ce « quai blanchi par l'écume » (p 15) est le lieu d'un intense trafic, et des répercussions de bruits discordants. Maître du jeu, le portiqueur programme les évolutions, les « ballets » (p 17) de boîtes, de caisses, de containers; il règle la danse mécanique (p 35) de ces formes rectangulaires, de leurs déplacements horizontaux et verticaux entre rivage et mer.

Le poète est portiqueur. Sa page blanche en attente de mots n'est plus une plage de silence ou un désert blanc, mais un « quai », vibrant d'impressions, de sentiments, de sensations en recherche d'un langage qui leur donne forme et pouvoir de signifier. Le poète portiqueur est passeur de mots, un passeur qui se double d'un ramasseur et d'un assembleur de mots. Il « pose clôture de pages à l'infini des mots » (p 37), gérant une mise en écrit bien délimitée, celle du « poème caisson » (p 37), de la « boîte de mots » (p 13). De page en page, la même forme rectangulaire se retrouve dessinée par un ensemble de juxtapositions de phrases. Aucun signe de ponctuation, mais

entre les phrases est ménagé un double espace blanc, ce qui confère au texte, un caractère énumératif qui emprunte tantôt la monotonie d'une psalmodie, tantôt une cadence durement et irrégulièrement martelée comme l'est « la rythmique éperdue des quais » (p 19).

C'est donc en portiqueur- passeur de mots que le poète construit, met en mouvement son texte. Il « monte les mots en boîte » (p 39), les dispose en blocs. Il exploite leurs champs de significations, il les manœuvre en assemblages divers. Ainsi composé, le « poème -caisson » se fait résonnant de traversées de dissonances, « grincements allant jusqu'au cri » (p 17- 29- 35). Sur la page s'offrant comme un seuil, un « quai » tenté par le souffle du grand large, le poème se tient en partance (« La partance en système » p 39), ses mots tendus vers le franchissement des limites.

Par cette mise en similitude du travail d'un poète – passeur de mots avec celui d'un portiqueur, s'esquisse une démarche créative du texte qui pourrait se résumer ainsi : élaborer un écrit poétique dense, nettement circonscrit, sur une page s'offrant à l'écriture comme un seuil aimanté par un autre seuil, cette inatteignable ligne des confins du sens où s'efface la frontière entre le fini et l'infini. Dans cette perspective, on soupçonne l'artisan du verbe de se laisser prendre par une émotion qu'il faudrait qualifier de poétique, qui génèrerait la « tentation » voire la nécessité, de chercher à fissurer, alléger la matérialité du paysage qu'il est en train de vivre/d'écrire, en y infiltrant du rêve.

C'est un fait que d'un « portique» à l'autre, des mots, des images expriment, traduisent une forme de légèreté en mouvements ascensionnels qui vont s'affirmant: « le portique s'élève à bonne hauteur comme une vérité possible » (p 25) - « la grue est droite dressée vers le ciel S'ancre aux étoiles » (p 29) - « chaque port part aux étoiles » (p 35) - les « boîtes (deviennent) aériennes » (p 37). Et si, à la fin de « portique 4 » ces mouvements ascensionnels s'inversent: « un grand fracas chute de poulies » (p 49), ce sera pour renaître spectaculairement et avec plus d'insistance dans « portique 5 » où « Funambule des pylônes le portiqueur grimpe » (p 57), le portique « élève [...] hisse [...] par-dessus terres » (p 55), le « container s'incarne en légèreté » (p 57) présidant à ces ascensions, il y a l'ange, figure récurrente dans ce dernier «portique».

Il est important de préciser qu'aux images de mouvements ascensionnels dans ce dernier texte, s'ajoutent celles de l'échelle et donc d'une verticalité symbole de la communication à double sens entre ici-bas et là-haut³. Le portique se décrit en « échelle d'homme lestée de fers », dressée à proximité de l'ange: « l'ange n'est pas loin depuis l'échelle » (p 55). C'est en « échelle de voisinage avec les cieux » (p 57) que s'impose alors le portique vibrant du message de cet ange qui « annonce les temps nouveaux » (p 55). N'y aurait-il pas ici une allusion au rêve de Jacob décrit dans la Genèse⁴, où un ange ne cesse de monter et descendre sur une échelle dressée pour des échanges entre le ciel et la terre. En échelle de Jacob, le portique se rêverait-il lieu d'une résolution du contraste matériel/spirituel dans le partage et l'échange ?

C'est alors que le paysage portuaire « ouvre à l'ailleurs dans la splendeur des suspensions » (p 57), et que la mécanique ne tue plus le lyrique⁵: « l'ange passe joue de la lyre à travers mailles » (p 57). Son jeu mélodieux infirme le fracas des portiques en action, et réduit presque au silence les grincements et les crissements. Dans ce dernier « portique », à l'encontre des autres, on n'entend « qu'à peine un grincement » (p 55). Le langage d'une mécanique lourde se trouve allégé par celui lyrique de l'ange. Dans « portique 5 », il est en effet question de « *louange* des paliers », de « *liturgie* des hauteurs », de « point de vue des *dieux ailés* » (p 55- 57)⁶. On a le sentiment que le poète –portiqueur – passeur de mots - façonne son texte sous la dictée de « l'ange », en ce sens qu'il écrit sous l'emprise de cette « part d'ange qu'on porte en nous », part de l'intime de l'être où s'engendrerait un besoin de libération. De ce point de vue, on notera dans le texte de ce dernier « portique », cette « danse de l'ange au-dessus du monde », ce tracé de « mouettes », qui sembleraient se jouer de la machinerie portuaire.

³Cf. Dictionnaire des symboles, Laffond, coll. Bouquins, 1982

⁴ Genèse, 28: 11-19

⁵ Dans « portique 1 » p. 19, il était dit: « La mécanique tue le lyrique »

⁶ Dans ces citations, c'est nous qui soulignons

« portique 5 » se profile comme le texte du dénouement à *portique*; un dénouement entendu non pas comme un achèvement, mais comme une ouverture où le jeu métaphorique se dépasserait, tendant à s'ériger en un art poétique répondant à un désir d'écriture spécifique: que le texte poétique soit la traduction d'une aspiration vers la réconciliation dans la complémentarité, de la pesanteur et de la légèreté, du matériel et du spirituel. C'est peut-être ainsi que pourrait s'interpréter les dernières lignes de *portique* : « Les hommes transportent leur corps et balancent sans la voir leur part d'aspiration accrochée au juste poids des filins qui s'agitent au-dessus de leur tête » (p 59).

Jacqueline Michel

Jacques Moulin, *Portiques*, dessins d'Ann Loubert, L'Atelier contemporain, 2014.